



Stand by

Saison 1

Bruno Pellegrino
Aude Seigne
Daniel Vuataz

1/4

ZOE

STAND-BY

Bruno Pellegrino, Aude Seigne,
Daniel Vuataz

STAND-BY

Dessins de Frédéric Pajak

Saison 1
1/4

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient une fondation
privée genevoise, le Service des bibliothèques
et archives de la Ville de Lausanne et
l'État de Vaud d'avoir accordé leur aide
à la publication de ce livre.*

le Service Bibliothèques
Archives de la Ville
de Lausanne



© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture: Julien Notter
Illustration: © Frédéric Pajak
ISBN 978-2-88927-461-1
ISBN EPUB: 978-2-88927-472-7
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-473-4

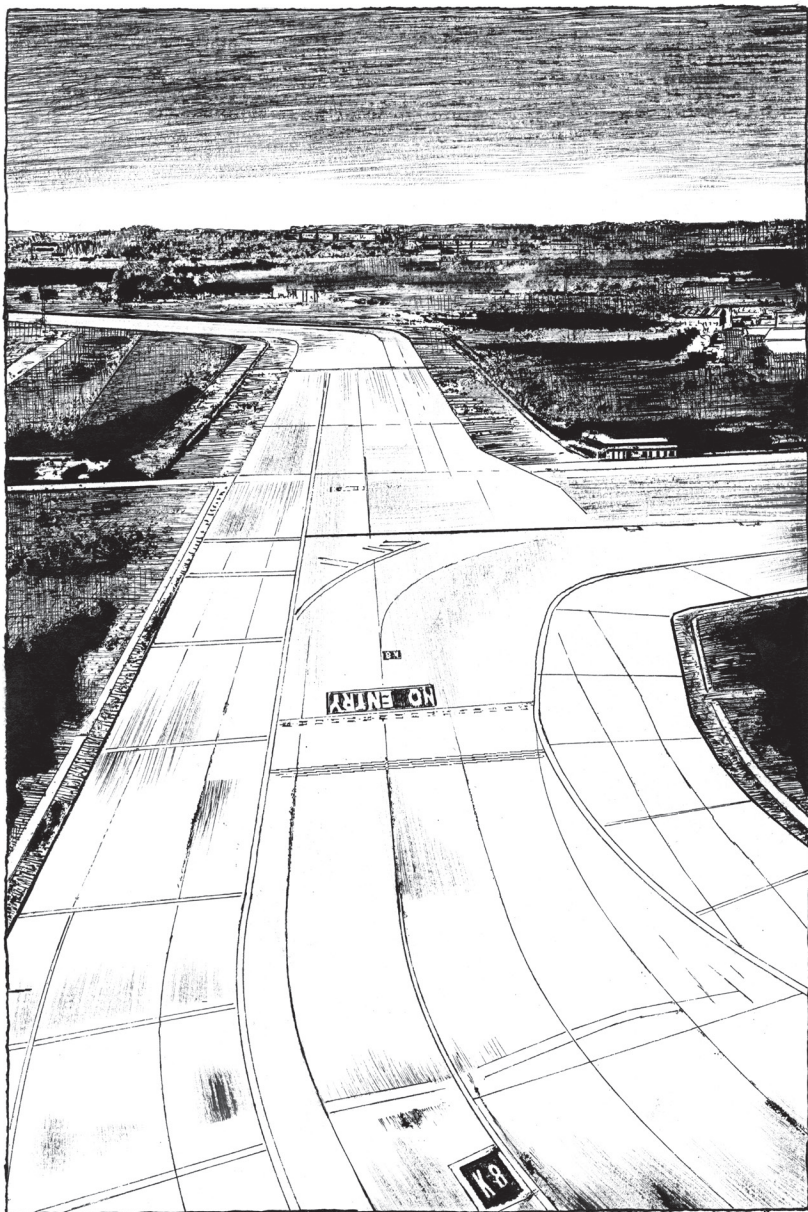
*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Un pays à la forme reconnaissable entre toutes. Une péninsule étroite jetée sur la Méditerranée, une botte, rampe de lancement du plus grand empire qui ait jamais régné sur le monde occidental. C'est aussi une cicatrice, trace de la collision des plaques africaine et eurasienne qui provoque secousses et séismes depuis plusieurs millions d'années. La botte, l'empire, la tectonique des plaques, et puis une certaine façon d'exister - la douce vie, éternité d'indolence ensoleillée qui attire les nostalgiques et les touristes. L'unité tardive de la nation ne parvient pas à masquer la pluralité de ses histoires. Au nord, les crachats grisâtres des industries obscurcissent la plaine du Pô. Au sud, le désert gagne du terrain sous l'influence conjuguée des vents sahariens et de l'abandon économique. Des graffitis recouvrent les ruines. Sur les plages viennent s'échouer des canots pneumatiques. Logée dans sa baie iconique, Naples, deuxième métropole du pays. Quatre millions

de personnes et pas une qui puisse prétendre échapper au temps géologique. La chose est acquise, on vit avec depuis qu'on vit ici: Naples est bâtie au milieu d'une zone volcanique. Odeurs de soufre et tremblements de terre, phénomènes de surélévation ou d'affaissement du sol - au fond de la baie reposent les vestiges d'une ville engloutie. Les volcans, ici, disposent du dessus et du dessous, recrachent les enfers à la face des humains ou engouffrent le monde si ça leur chante. De temps à autre, un nouveau cratère soulève le manteau terrestre, calcinant et enfumant quelques portions de territoire durement acquises par les populations. La Terre rappelle que le droit de continuer à exister ici dépend d'elle avant tout.

Il est exactement 7 heures du matin, ce 18 octobre, quand les premiers signes se manifestent. Entre les pavés de basalte de Spaccanapoli s'immiscent des fumerolles, des secousses mettent à l'épreuve la symétrie des colonnes de San Francesco di Paola, l'eau du lac d'Averne change subitement de composition. Au centre de Naples, le chaos quotidien du trafic et l'abondance des gaz d'échappement masquent un moment l'imminence de l'événement. Les Vespa brûlent l'asphalte dans l'aube éclatante, les touristes montent sur des bateaux en direction du Vésuve, les corps de

plâtre de Pompéi, figés par les cendres depuis deux mille ans, retiennent leur souffle. Dans le ventre de l'Italie, la pression se fait insupportable. C'est à quelques kilomètres de Naples, au cœur d'une zone antiquement baptisée Champs Phlégréens, qu'explose la première poche de magma. Un panache de roche en fusion crève l'écorce terrestre. Avec une violence aussi phénoménale qu'imprévisible, l'éruption commence.



1

Roissy

Alix regarde par le hublot. Piquée de millions de points lumineux, la campagne se déploie en ondes jaunes et noires autour du périphérique, déjà en vue. Une structure de circuit électrique, ou la surface d'un écran cathodique qui palpite, cinq cents mètres en dessous. Par endroits, une localité de moindre importance reproduit, en miniature, ce schéma de spirale plus ou moins développée que forme l'Île-de-France la nuit - routes, immeubles, allées de réverbères, phares de voitures, la campagne, bientôt la banlieue, à 7 heures du matin.

Comment se déplace-t-on dans un tel territoire? Que représentent les distances? Peut-on franchir les cours d'eau là où il n'y a pas de pont? Y a-t-il des barbelés? Et puis, question fondamentale et beaucoup plus urgente: comment de si petites roues pourront-elles supporter le poids d'un si gros appareil? Alix visualise celles de l'Airbus A320, en provenance

de Genève, qui entrent à l'instant même en contact avec la piste d'atterrissage de Roissy-Charles-de-Gaulle, laissent une trace noire sur le bitume, rebondissent brièvement, touchent de nouveau le sol, produisent des étincelles dans l'aube, crissent, se consomment, travaillent à stabiliser ce qui est lancé à pleine vitesse: les tonnes de ferraille, sièges, bagages et êtres humains alignés en rangées serrées. L'avion décélère en quelques secondes, provoquant dans l'estomac d'Alix un mélange de nausée et de soulagement. Dans l'avion on s'étire, il est encore très tôt. Aux ondulations floues qui déforment la piste, on devine pourtant qu'il fait déjà horriblement chaud.

L'avion roule lentement en direction du terminal. Tassée au fond de l'appareil, Alix attend le dernier moment pour quitter son siège, enfile ses baskets d'une seule main, referme de l'autre le dernier bouton de son jeans. Malgré la climatisation qui fonctionne à plein régime, elle sent la transpiration rouler entre ses omoplates. Son pull à grosses mailles adhère légèrement au siège. Contre le hublot, à côté d'elle, la jeune femme voilée qui voyage apparemment seule - un peu plus jeune qu'elle, un regard très doux, mais elle ne se sont échangé que quelques coups d'œil timides - s'excuse en l'enjambant. Alix se serre au maximum, cuisses contre la poi-

trine, paumes sur les tibias. La main de l'autre prend appui sur son genou droit, la fille bredouille en anglais sans la regarder. L'avion avance toujours à petite vitesse, mais tout le monde s'est déjà levé pour attendre, semble-t-il, dans la position la moins confortable possible. Alix, qui a replacé sur ses oreilles son gros casque audio, réalise le doublage dans sa tête. Pardon, cette valise juste au-dessus de vous est à moi, ne bougez pas, voilà, excusez-moi, j'essaie de remettre ma veste, quelqu'un peut-il faire taire cette enfant, franchement, c'est pénible non? Si elle enlevait son casque, Alix constaterait que personne ne parle, tout se passe en silence - un silence meublé de légères décompressions hydrauliques dans les parois et sous le plancher. En mode «aléatoire», son baladeur diffuse un morceau sans paroles délicatement arpégé, ponctué de basses sourdes qui évoquent les battements d'un cœur ou les pales d'une hélice dans de l'eau. Alix sourit. Elle ne saura jamais le nom de l'artiste - Florence, en préparant la playlist, n'a placé que des morceaux intitulés *Track_02* ou *Piste_07* - mais elle s'en moque, c'est doux, c'est son monde à elle pour ce matin et elle ne soulève le casque, furtivement, que pour adresser un merci d'usage à la pilote en quittant l'avion.

La passerelle qui mène au terminal est en plexiglas. À l'extérieur, devant l'une des halles

dominées par la tour de contrôle, la manœuvre d'un appareil attire l'attention des passagers qui s'attroupent contre la vitre, créant une petite congestion. L'avion qui polarise les regards est de taille modeste, ciselé comme un rasoir aérodynamique. Il porte le logo d'Oceanic Airways et un nom, en lettres d'or sur le fuselage: Hyper Concordia.

— L'avion le plus rapide du monde!

— La traversée de l'Atlantique en moins de trois heures...

— Le sommet du chic, oui, pas loin de trente mille balles l'aller.

— Qui a les moyens de se payer un truc pareil?

— Il paraît que t'as le choix qu'entre les classes First ou Business, et c'est limité à soixante places.

— Si vous voulez mon avis, c'est quitte ou double pour Oceanic. Souvenez-vous du Concorde...

Alix contourne le groupe de curieux. Elle n'a pas besoin de savoir ce qui se dit autour d'elle. Cet avion, elle en rêve depuis des mois. Sa main fouille la poche de son jeans, palpe un morceau de papier qu'elle a longuement examiné ces derniers soirs, incrédule, essayant de percer la réalité et les implications de ce voyage, le sens de cette suite de noms propres accolés à une date.

Alix Franzen, Paris-New York, 18 octobre

Les passagers du vol de Genève débouchent par grappes à l'intérieur du bâtiment. Avec toute la cordialité dont sont capables les programmes informatiques, et en quatre langues, une voix rappelle que «la sécurité, sous l'état d'urgence, est durablement renforcée» – Alix connaît le message par cœur, diffusé dans tous les aéroports et les gares depuis les attentats de Lyon et de Marseille. «*For your safety and security*», dit la version anglaise. La voix, en arabe, devient masculine. En espagnol, elle remercie le public de sa compréhension.

Des militaires, armés de mitraillettes et de chiens, scrutent le flux, qui se divise spontanément en deux files devant les guichets où sont prélevées les empreintes digitales. Certaines personnes sont orientées vers un tunnel opaque, de l'autre côté duquel un homme et une femme en uniforme fixent un moniteur de la taille d'un miroir en pied. Quelques mètres devant Alix, la jeune femme voilée est emmenée dans une pièce latérale. Alix a presque envie qu'on lui demande de passer dans le tunnel. Il paraît que les images sont impressionnantes: les corps, artificiellement mis à nus, peuvent être fichés selon leurs particularités anatomiques, les sexes biologiques révélés, l'âge calculé avec précision, les

signes distinctifs ajoutés aux dossiers biométriques. L'année dernière, malgré les révélations de Wikileaks au sujet du trafic d'images de voyageurs mineurs sur des plateformes web, le gouvernement français a équipé tous ses aéroports de ces effeuilleuses virtuelles. Étonnée de devoir s'en tenir aux empreintes – d'habitude, la couleur de sa peau et son air «d'ailleurs» lui ouvrent les portes des tests et contrôles les plus sophistiqués –, Alix replace son casque sur les oreilles, bien décidée à ne pas quitter ce cocon de volupté qui l'entoure depuis son départ de Lausanne. Du pouce, elle augmente légèrement le volume de la chanson qui passe à présent – *Track_22* – et qui, magie de l'aléatoire, parle d'amour et d'avions de ligne.

*Love is like an aeroplane,
You jump and then you pray...*

Elle rejoint l'un des tapis roulants qui irriguent la zone de transit, cherchant du regard un écran d'information pour sa correspondance. Les publicités gigantesques sur les deux murs parallèles défilent durant quelques secondes au même rythme qu'elle, puis repartent en arrière pour accompagner un autre voyageur. De l'eau volcanique partagée par des fillettes presque nues, un abonnement de téléphonie illimitée «Grande-Bretagne

incluse», une vidéo de l'Hyper Concordia fendant l'air transatlantique avec cette punch line: «Remontez le temps. Départ tous les jours à midi de Paris. Lorsque vous arrivez à New York, il n'est pas encore 9 heures du matin.» La réclame suivante fait l'éloge des nouvelles gélules anti-jetlag de Novartis à base de mélatonine naturelle et de basilic tropical.

L'aéroport est plutôt calme et Alix, sur son tapis roulant, cherche une position confortable, recueillant un bâillement dans les mailles de son pull-over, son sac pressé contre le ventre. Le petit minuteur latéral annonce encore un quart d'heure de défilement jusqu'au Tout public dès 5 ans, 45 minutes. secteur X. Les panneaux de correspondance mentionnent quelques retards, des suppressions de vols vers l'Allemagne, mais le sien est prévu «*on time*». Elle a le temps, elle se laisse porter. De l'autre côté des baies vitrées qui ponctuent le parcours, le ciel gagne en luminosité. Légèrement décalé par rapport au trou aveuglant qui signale l'emplacement du soleil, un second halo, irisé comme l'intérieur d'une huître, crée cet effet de caméra qu'Alix adore – et qu'on peut aujourd'hui ajouter artificiellement, en dépit des lois de l'optique, sur n'importe quelle photo. Les petits cercles, colorés comme des bulles de savon, bougent en même temps que son regard, la vision rebondit doucement sur elle, mais quand elle essaie de s'imaginer,

dans quelques heures, au milieu des gratte-ciel de Manhattan, les images lui manquent. Sur le tapis qui circule en sens inverse courent cinq messieurs obèses en costume, donnant l'illusion de se déplacer presque sans effort à la vitesse de sprinters olympiques. Des gens la doublent par la gauche, un enfant, bouche hurlante, tiré par une femme au visage épuisé, Alix aperçoit dans l'embrasure d'une porte marquée «Personnel autorisé» deux employées qui s'engueulent en gesticulant, les mêmes publicités passent et repassent, parfois entrecoupées d'un bref teaser pour le dernier blockbuster de Roland Emmerich - «Par le réalisateur d'*Indépendance Day* et du *Jour d'après*, le monde comme vous ne voudriez pas le connaître». Encore une histoire de volcan, un genre de *Pic de Dante* à l'européenne mettant en scène l'éruption en chaîne de toute l'Islande, invraisemblable catastrophe qui ne manque pas de plonger le continent dans un chaos total. Une débauche d'effets spéciaux, des dialogues à l'emporte-pièce et la condescendance américaine habituelle à l'égard de l'Europe - Alix voit ça d'ici.

Le secteur X, entièrement réaménagé aux couleurs d'Oceanic Airways - turquoise et or -, est quasiment vide. Il y a des photos de l'Hyper Concordia partout. Clairement plusieurs crans au-dessus des habitudes d'Alix,

